Document generated on 06/06/2025 10:59 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'univers, c'est des culottes de fille

Matthieu Simard

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14151ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Simard, M. (2007). L'univers, c'est des culottes de fille. *Moebius*, (113), 129–134.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Matthieu Simard

L'univers, c'est des culottes de fille

«*The world is not my home, I'm just a passin thru*», qu'il chante avec des cure-dents en travers de la gorge. Ça fait vibrer le matelas, et ça ne coûte même pas le trente sous des motels cochons. J'ai mis de la musique, n'importe laquelle, dès qu'on est entrés chez moi, pour couvrir la gêne – la mienne – qui résonne partout dès que je ramasse une fille soûle. C'était Tom Waits qui jouait, c'est lui qui nous entraîne vers la baise beige des amants poches qui ne se connaissent pas et qui n'en ont rien à foutre.

Elle s'appelle Marie-Chdfffalne. Marie-Chantal ou Marie-Christine mâchouillé plein de gin au bar tout à l'heure, et de toute façon j'avais les oreilles ailleurs. Brune blondie, grandes jambes d'anti-cowboy pliées vers l'intérieur. Elle danse plutôt mal.

On est assis sur le bord du lit et les draps ne sont pas trop propres, mais ça ne paraît pas, ils sont beige naturel et la lumière aussi. Entre deux french-tonic, je regarde son visage illuminé de côté, et elle n'est pas belle. Pas laide, mais pas du tout mon genre. Elle fera l'affaire pour ce soir.

(Conscience de surface : je ne suis pas beau, pas laid, mais pas du tout son genre. Je ferai l'affaire pour ce soir.)

Elle me déshabille. Je la déshabille. On est tout nus. Blanchâtres par patches. Rosés par recoins. Beiges en général. On baise beige pas d'amour, moi caoutchouté, elle gélatinée. Par en avant d'abord, puis par en arrière. Je jouis sur ses seins.

On est étendus sur le dos, côte à côte, pleins de vide. J'ai trente ans.

*

Quand j'étais enfant, sur la nappe de vinyle de la table de bois de la cuisine, mon père et moi on tirait au poignet et il me laissait gagner. Il me donnait des biscuits aux pépites de chocolat pour célébrer. C'est le genre de *winner* que j'étais, à sabrer le Ginger Ale quand on me laissait gagner.

J'ai eu un chien qui est mort grugé de l'intérieur, Rambo. J'ai eu un hamster aussi, et un frère.

On vivait à la campagne et les filles du voisin étaient toutes lesbiennes. C'est ce que papa disait, nous on ne savait pas c'était quoi, des lesbiennes, mais ça nous faisait rire quand papa disait ça. On jouait au baseball avec elles, et mon frère était le meilleur, et après pas loin, les lesbiennes du voisin, et puis moi. Je n'ai jamais été très fort en sport ni très intéressé. C'est parce que ni mon frère ni les voisines ne me laissaient gagner.

Un jour j'ai frappé un double et en glissant safe au deuxième coussin j'ai vu sous la jupe d'une des lesbiennes du voisin, et il n'y avait rien d'intéressant là. Juste des culottes, blanches, sauf que quand j'en ai parlé à mes amis à l'école, ils m'ont posé plein de questions, et j'ai compris que tout était là. Tout l'univers, je veux dire. Sous la jupe d'une lesbienne, tout l'intérêt et la gravité et les planètes et les voies lactées, tout tout.

L'univers, c'est des culottes de fille.

*

À dix-sept ans, dans un cours d'histoire, j'ai trouvé la paix en ne la cherchant pas. Il était 14 h 37.

Ça faisait deux ans et des mois que c'était la guerre. Partout autour, avec des seins et des hanches et des fesses et du rouge sur les lèvres et du noir sur les cils, la guerre sale et vicieuse, les coups bas, les bombes sexifiées juste devant moi à longueur de journée. Je croyais que ça durerait toujours, la guerre de cent mille ans, le conflit dans ma tête et mes culottes, bander pour rien parce que je ne pogne pas, baisser les yeux parce qu'elles sont trop bien pour moi, la honte et la jalousie et la douleur. Le déchirement amoureux à répétition. La guerre. Et aucune raison de croire qu'elle va cesser, la chienne.

La guerre cruelle. Une fille me plaît, puis elle s'éteint et une autre apparaît, elles se relayent pour me faire mal, c'est la guerre sale avec la torture, je suis tout écartelé dans le métal, et pas une ne veut déboucler ma ceinture. Ça fait mal, c'est plein d'explosions dans mon thorax, et je suis seul dans mon camp. Tous les gars sont seuls dans leur camp. Parce qu'on les veut toutes juste à nous, les filles, on les veut juste pour nous, être le king être un dieu être le maître être un vrai. Et de défaite en défaite, la certitude qu'on ne s'en sortira pas, qu'on ne s'en sortira jamais, toujours la douleur et le sang qui remplit les tranchées et on y nage non synchronisés, tout croches en se débattant, et le sang ça goûte mauvais.

Puis cette paix, soudaine, inattendue, à 14 h 37. Comme ça, sortie de la bouche d'un barbu devant moi. Sans que je l'aie réellement voulue, sans que je l'aie cherchée, la paix servie en quelques mots, la paix en écoutant le professeur d'histoire raconter une histoire. Une histoire de guerre, en plus, une guerre quelconque – si c'est possible – qui s'était gagnée à grands coups d'argent. « Parce que c'est avec de l'argent qu'on gagne une guerre », qu'il avait dit le barbu. Et moi j'ai tout compris.

La paix, c'était de croire que les riches ont toutes les pitounes qu'ils veulent, toutes les culottes blanches de l'univers à portée de porte-monnaie. Toutes les filles. Les plus belles et les plus sexy, les plus sensuelles et les plus regardées. Toutes les filles, à moi, tout le temps, quand je serai riche.

Et tout était clair, à dix-sept ans, à 14 h 37, dans ma tête de winner qu'on laisse gagner. Finis les tourments adolescents. Finies les filles bombes qui m'explosaient en dedans. Finies les tranchées remplies de sang rouge à lèvres.

Armistice. Mesdemoiselles, signez ici. On se revoit dans une dizaine d'années, et vous baverez sur mes millions, et ça débordera sur moi.

*

J'ai eu mes millions. En les gagnant moi-même, en plus. Biscuits aux pépites de chocolat. Ginger Ale. Party.

Douze ans à n'avoir que ce seul objectif, ce cash pétillant, la vie rouleau-compressée pendant toutes ces années, à étudier les finances, l'administration, et bûcher des vingtaines d'heures chaque demi-heure de ma vie pour y arriver. Sans amis sans famille, il fallait que j'y arrive, pas pour l'argent, pas pour les voitures ou la maison ou les draps beiges trop chers pour rien. Pas pour avoir des millions, mais bien pour être millionnaire. C'est le « être » qui compte. Être millionnaire, et laisser les filles impressionnées partout autour. C'était le plan.

Douze ans de douleur, parce que les finances, les affaires, ce n'est pas pour moi. Rien à foutre des chiffres, mais j'ai appris, j'ai compris, j'ai placé les bons chiffres aux bons endroits, jour après jour, rien d'autre que les bons chiffres aux bons endroits, et la migraine à grands coups de masse me tenait éveillé quand la fatigue voulait m'abattre. Tous ces efforts à en vomir, juste pour que ma ceinture soit débouclée par d'autres mains que les miennes.

Parce qu'un millionnaire, ça pogne. C'est la leçon que j'avais retenue du barbu de mon cours d'histoire.

*

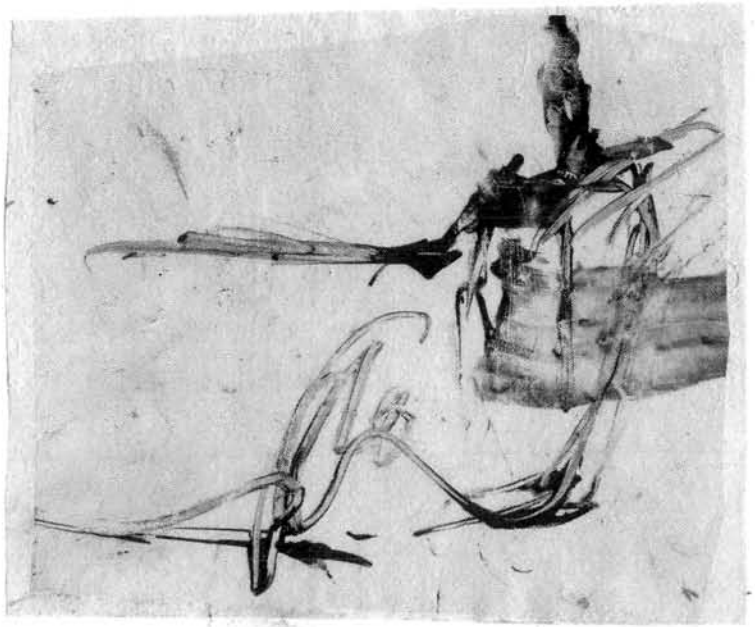
— Marie-Chdfffalne. Toi ?
— Marc.
— T'es-tu tout seul ?
— Mmm. Toi ?
— Oui.
— Veux-tu un lift ?

Dans le bar, il fait moins noir que quelques minutes plus tôt, et les slows ont commencé. On se lève, manteaux, porte, taxi. J'ai bu un peu trop, elle aussi, on ne dit pas un mot, le chauffeur nous raconte que son neveu a rencontré un joueur de hockey la veille, on fait oui de la tête en n'écoutant pas Il nous regarde dans le rétroviseur. On arrive chez moi. Je paye avec un bout de mes millions. On entre. Elle s'assoit sur le lit. Je mets la musique, « *The world is not my home, I'm just a passin thru* », pour couvrir la gêne.

Chaque fois que je ramasse une fille, c'est pareil. La gêne, la honte, le sentiment de m'être planté quelque part, le sentiment que toutes ces années de douleur pour baiser en quelques minutes avec une fille qui ne me plaît pas, ce n'est pas ça que je voulais.

On est étendus sur le dos, côte à côte, pleins de vide. J'ai trente ans.

Elles sont où, les filles parfaites tout autour de moi ? Elle est où, la grande victoire, l'ennemie à genoux devant moi, cheveux au vent, seins à l'air, belle comme l'univers, culottes blanches déposées sur le sol, elle est où ?

J'ai trente ans, et je n'ai rien compris.

Crisse de barbu.